JEUX D'ÉCRITURE POUR RESTER EN LIEN
vendredi 20 mars 2020

Textes reçus

Cette histoire est incroyable, d'ailleurs vous risquez de ne pas me croire et pourtant vous pouvez me faire confiance !
Si vous avez la patience d'aller jusqu'au bout de mon histoire vous verrez qu'il ne s'agit pas de balivernes
Tout a commencé le jour où j'ai trouvé au grenier dans la boîte du violoncelle de mon grand-père un livre rare avec de magnifiques enluminures.
C'était un soir de pluie et dehors le grand arbre feuillu grinçait et secouait ses bras tous les sens.
J'étais monté au grenier, ma tasse de café à la main.
J'étais un peu comme dans une bulle....mon aventure avec Pierre venait de se terminer. Il me l'avait annoncé dans l'après-midi sur nôtre tourniquet, là où il me faisait tourner la tête, là où nous nous chatouillions, où nous chantions, là où on se parlait d'amour, d'avenir...
Ce jour là je suis que tout n'avait été que mascarade. Il avait tombé le masque !
Lui, qui quand il me souriait avait des étoiles dans les yeux, voilà qu'il me faisait d'un coup tomber les 4 fers en l'air dans les cucurbitacées en fleurs.
D'ailleurs il allait falloir les ramasser bientôt et les mettre dans des bocaux.
Mais tout cela m'éloigne de mon histoire....et attise mes papilles.
J'aurai dû monter un peu du fromage qui me restait dans mon igloo, -enfin je veux dire mon frigo- oui je l'appelle ainsi c'est plus exotique.
Je me sentais un peu confinée dans cet espace clos, comme un poisson dans son bocal, j'avais l'impression de me cogner aux murs du grenier.
J'aurais dû prendre mon téléphone, même si je ne pouvais espérer d'appel de Pierre. J'aurai pu au moins écouter quelque chanson sur YouTube, cela aurait allégé ma peine.
Mais me voici partie dans des cogitations bien vagues et fluctuantes qui vont encore me mettre le cœur à l'envers...
Une de ces manifestations de la peine dans laquelle je me trouve.
Mais quel vieux bouc ce Pierre! Lui qui jouait la timidité, le doux amoureux mais qui n'avait qu'un glaçon à la place du cœur.
Mais la vie n'est pas binaire tout blanc ou tout noir, non il y a encore de belles amitiés, de belles aventures.
D'ailleurs j'y a t il pas une certaine transcendance à ces expériences tellement humaines, à en être banales!
Mais avec tout ça je ne vous ai pas encore parlé de ce livre magnifique qui m'a emmené à la rencontre des Atlantes et de l'Atlantisme.
Ca sera pour la prochaine fois....

Je vais vous inventer une histoire qui ne voudra pas dire grand chose.
Je suis dans ma bulle. D'autres l'appellent leur bocal. De ma fenêtre des enfants chahutent. Il ne neige pas pour construire un igloo mais une fine pluie commence à tomber. Par timidité je n'ose pas leur dire chutt, je perds patience. Je me prends un café pour me détendre. Ma tête dehors, j'ai essayé de sentir le parfum de fleur, oui le printemps pointe son nez. Les oiseaux commencent la journée par leur chanson apaisante. Je prends mon téléphone et j'appelle mes amies isolées. Oui l'amitié est une manifestation de sentiments qu'on ne doit pas oublier. Mon espace confiné me donne le tourniquet. Je prends mon attestation dans laquelle je fais une enluminure. J'espère que si j'ai un contrôle, les policiers auront de l'amour en eux, ne resteront pas de glaçons devant l'obligation de ma sortie et comprendront que c'est pas des balivernes. Je vais m'acheter un violoncelle et du déodorant. Dans cette longue file. Ça sent le bouc... désolée, je leur fais la flutuence vous aussi...
Ils le prennent mal et se collent à moi et je commence à voir les étoiles.. Ah non c'était plutôt une grande mascarade, toute cette histoire était bizarre. On m'oblige à faire une soupe de cucurbitacées, non pas de fruits exotiques en dessert, pour me punir de cette odeur contaminante. Soudain, j ai enlevé mon masque de nuit et je me suis réveillée. Ouf, ce confinement n'était qu'un cauchemar...

Printemps tardif

Un jour de pluie, au début du printemps 20xx, je me décidai enfin à sortir de ma bulle, à vaincre ma timidité, et à faire confiance à l'amitié que me portait Fluctuance, le garçon de café du port de commerce. Je quittai donc mon pyjama hivernal qui sentait maintenant le bouc, et m'apprêtai à sortir lorsque qu'un coup de téléphone intempestif m'interrompit. Un enquêteur voulait connaître mon avis sur les manifestations violentes de l'hiver. Je lui dis, lui hurlai plutôt, qu'il me gonflait, que c'était tous les ans la même chanson, et que j'avais un rendez-vous urgent, et lui raccrochai au nez. Je repris difficilement mon calme, tentai de me persuader que l'amour de l'humanité devait s'étendre aussi aux démarcheurs téléphoniques, et mis enfin le nez hors du bocal.

Dehors, de l'autre coté du tourniquet du parc, les enfants chahutaient avec deux atlantes égarées qui semblaient tombées de je-ne-sais quelle enluminure gothique. Les poils des feuillus émergeaient déjà des igloos en pleine fonte printanière, mais les cucurbitacées exotiques des parterres municipaux n'étaient encore que de vagues promesses en bourgeons qui n'auraient vraiment d'allure qu'au prochain automne.

Fluctuance, car c'était son nom, avait une histoire peu commune. Sa mère qui fut dans sa jeunesse une étoile montante de la bourse de Sidney, avant que la chute des cours ne la précipite dans la misère, l'avait prénommé ainsi, ce qu'un psychanalyste même tout débutant aurait analysé en moins d'une séance à 80 euros. Fluctuance, donc, était un non-binaire, qui fut fille avant de devenir garçon de café, car, comme elle me l'avait fait remarquer, « fille de café » ça n'existe pas. Il avait été une fille que les chansons en fleur, les balivernes, mascarades et autres violoncelles éculés de l'amour pseudo-romantique laissaient de marbre. Elle vécut de nombreuses aventures, avant de se fixer chez nous, dans cette ville portuaire envasée aux portes de nulle part.

Son espace à elle, (elle qui devint lui, puisque « fille de café » ça n'existe pas, vous suivez?), c'était le bar où il titillait les papilles et les pupilles des consommateurs, avec une sélection de cafés dont la transcendance évoquait irrésistiblement les étoiles lointaines, la patience des graines, la fluctuance des marées célestes et des cours de la bourse de Sidney.

Fluctuance me reçut en souriant et me servit un arabica acidulé des piémonts andins, délicatement parfumé de glaçons norvégiens... Et il me raconta alors l'histoire ahurissante du masque de banane, que je ne peux hélas vous narrer ici car il est clairement stipulé que seront refusés les contenus pornographiques et/ou diffamatoires.

Il pouvait toujours chahuter dans l'igloo avec son masque feuillu en faisant des bulles. Personne n'y croyait à son histoire de bouc qui téléphone sous prétexte qu'il est timide, n'a pas de patience. Tout ça c'est des balivernes, seuls la confiance, l'amitié et l'amour sont de belles aventures au son du violoncelle et de chansons. C'est quand l'heure de la soupe de fleurs de cucurbitacées exotiques pour mettre un peu de transcendance à nos papilles? Quelle mascarade ! Vivement le prochaine manifestation contre les cafés avec glaçons bus assis sur un tourniquet dehors sous les étoiles avec un seul mot d'ordre non fluctuant, ni binaire, sans enluminure : FIN

Une fois passé le tourniquet de l'espace, je vois une étoile, transformée en glaçon, à côté d'un igloo géant, soutenu par des atlantes très exotiques, quelle histoire ! Je vais dans une bulle, sorte de bocal, pour m'abriter de la pluie, et là, je prends mon violoncelle pour écrire une chanson sur un rythme binaire mais la manifestation passe et je me fais chahuter par cette mascarade. La timidité me ronge, dehors les gens boivent un café qui titille les papilles malgré leur masque.

Trêve de balivernes, on cherche le bouc émissaire au téléphone.

Mieux chercher la transcendance et faire une enluminure avec amour et patience qui montre des cucurbitacées et des fleurs feuillues, c'est difficile mais l'amour et l'amitié nous inonderons avec fluctuance...

C'est l'histoire d'une pluie qui chahute l'amour d'un bouc et d'un tourniquet.

Ils vivaient dans leur bulle, enfermés dans leur bocal, calfeutrés dans leur igloo sans téléphone ni atlantes pour déranger leur amour plein de patience.

Au son du violoncelle leur aventure n'était que confiance, amitié, aventure, échanges de balivernes.

On était loin de toute mascarade exotique ! Aucune manifestation d'Agnès Buzyn.

Mais dehors, chutèrent les glaçons, écrasant fleurs, cucurbitacées et feuillus.

« Mon dieu que la transcendance est binaire » s'exclama le tourniquet.

« Mais l'espace n'est que fluctuance » répondit choqué le bouc.

L'enluminure de l'étoile, le réveil des papilles par le café, sauveront-ils leur amour de cette timidité ?

Vous le saurez dans ma prochaine chanson.

C’est le calme avant la tempête,
Le bouc, tire, nerveux sur sa longe, alors que le dragon qui dort n’est pas encore réveillé. Dehors, seul un tourniquet se fait chahuter par le vent. Un téléphone, au loin sonne, aussi inutile que le message commercial de son correspondant. Dans l’espace sonore de la métropole, désormais sans voitures, un violoncelle reprend une chanson. Quelques cucurbitacées de mon jardin attendent leur heure, sous le masque feuillu du laurier rose dont la timidité n’a pas éclot la fleur. L’amertume du café matinal n’a pas encore atteint la papille gustative, quand l’œil attend les premières gouttes de pluie printanières, alors que le confiné, tel l’Inuit en son igloo, le poisson en bocal, le glaçon dans son verre, ou la bulle oxygénée cherche au loin la manifestation de la transcendance des lointains, de la fluctuance des libertés ! L’aventure, quelque peu exotique soit-elle, s’orne d’une enluminure d’inconnu. L’essentiel balaie au vent des balivernes les mascarades de la fin binaire de l’Histoire. Nous sommes les Atlantes suivant leur étoile, retrouvant, sur leurs frêles esquifs, la patience en amitié et la confiance en l’amour.

Le bocal était plein, plein, archi plein. Il n’en pouvait plus de cette femme atlante, croyant tout porter sur ses épaules comme si le monde allait s’écrouler, toujours dans la transcendance, tout là- haut dans la mascarade exotique qui s’affiche comme la chanson qui passe en boucle au son du violoncelle.
Il allait la sortir de sa bulle, lui faire tomber le masque, la faire voyager loin de ses balivernes.
Sa patience à lui avait des limites et malgré une certaine timidité, il était bien décidé comme le bouc en rut à reprendre le tourniquet de la vie.
Il regarda dehors,une pluie de fleurs réjouissait le ciel lumineux, une manifestation de cucurbitacées chahutait les étoiles, l’aventure pouvait commencer. Il prit son téléphone , commanda un igloo pour le jardin sous les feuillus et deux cafés avec des glaçons.
L’espace binaire chahuta la fluctuance de sa confiance, pendant un instant, des histoires d’amitié embrumèrent son esprit mais les papilles d’amour déferlèrent en enluminures de poésie.

Histoire de Confinement. Jour 4.
Installée dans cet appartement qui est le mien. Locataire de la bulle douillette où le confinement se prélasse, suspendant la notion de temps dans les airs.
Les enluminures du ciel me sourient de l’autre côté de cette fenêtre ouverte vers le dehors. Le soleil pointe le bout de son nez et me chatouille le bout des orteils, dépassants de la couette.
La bulle, ou le bocal, c’est idem.
Dedans !
À l’intérieur de la bulle aux mètres carrés.
Un tapis de yoga rectangulaire trône dans le salon. Une autre bulle. Consacrée aux voyages immobiles. Au moins deux fois par jour.
Jours de soleils ou jours de pluie, c’est idem.
Dans cette bulle ; Mon bocal immergé au 4eme étage de la tour, ça ne chahute guère. Même sonnées 20H, quand on « clap des hands » aux fenêtres pour encourager les soignants et autres héroïnes et héros de ces temps exceptionnels.
C’est calme.
Douillet comme un igloo. Isolé aussi. Glacial, quand l’ennuie refait surface, avec cette irréfragable besoin de sortir le nez dehors.
Parfois immobile, je m’imagine glaçon, flottant au large d’une île peuplée de Gens sains, souriants, bienveillants. J’approcherai avec timidité, le regard plein d’amour désinfecté, emplie de la patience de la bienheureuse. On m’offrirait un café turc en terrasse de plage.
Dehors, sirotant au chant des colibris, virevoltants en tourniquet autour des banians et des sapins bleus. Une transcendance de l’infini, en migration vers de sublimes espaces intérieurs. Les papilles dorées. Confondant amour et amitié dans un acte de don tridimensionnel, non facturé.
Un don.
Échange de confiance, confié au pistil des fleurs.
Chaque jour, une nouvelle chanson de mantras. Un assemblage de sons cosmiques empruntés aux fissures de l’univers. Agrémenté de violoncelles. Une aventure sonore et olfactive.

Je ne vous raconte pas de balivernes !!
Dans ce nouvel espace, on s'en passe !
Ce conte est bien réel, puisque je l'invente, ici même, de A à Zèbre !
Retour sur le sable. Un bouc passe.
Plus de téléphone !
Nous sommes confinés dehors, mais il n'y a plus de téléphone !!
Ici, on préfère s'adonner à la fluctuance du temps qui s'étale. Chaque instant étant tellement diffèrent du précèdent !
Ici, tout est impermanence. C'est réjouissant !
Tiens, une étoile binaire se faufile entre deux nuages ! peut-être la manifestation de la présence de cucurbitacées pas loin du large ?
Une ou deux atlantes exotiques, au même moment, se noient en aboyant quelques palabres apaisantes et tranquilles.
Je tourne la tête. Et là, une mascarade de blagues salées se met à gesticuler sous mes phalanges. Ça chatouille un peu. Une fleur de lotus, très feuillue, étincelle comme un lampion, au-dessus de la charpente en bois de bambou de la terrasse.
C'est un signe de La nuit, qui nous prévient qu'elle arrive à petits pas et en silence.
Je repose mon masque en wax sur mon visage, mes yeux se ferment.

J'ouvre les yeux. Je suis chez moi. J'ai dû m'endormir sur le fauteuil. La fenêtre est grande ouverte. Il y a des nuages dans le ciel et je suis confinée dans mon 43 M2, au 4eme étage de la tour.
La nuit est tombée.
J'ai froid.

Début.

C'est l'histoire d'une bulle enfermée dans un bocal. Elle est seule et s'ennuie, alors, pour ne pas sombrer dans la mélancolie, elle contemple les fleurs et les cucurbitacées depuis sa prison de verre. Elle se rappelle les chansons de son enfance, qu'elle fredonne dans un téléphone imaginaire. Elle prend son mal en patience en se racontant à elle-même des balivernes pour se faire rire, et les jours plus sombres, écoute la pluie tomber doucement dans son coeur. Comme elle aimerait être dehors, partir à l'aventure, faire du tourniquet dans l'espace !
Un jour, alors qu'elle commence à perdre confiance, elle reçoit de la visite : c'est un glaçon ! Quelqu'un a ouvert le bocal et y a plongé un beau glaçon en forme d'étoile ! D'abord elle prend peur : et si son bocal se transformait en igloo ?
Mais le glaçon reste prostré dans un coin du bocal, après avoir adopté une posture d'atlante un brin exotique. C'est un très beau glaçon. Notre bulle sent la timidité lui chatouiller la paroi, son cœur se met à chahuter et commence même à jouer du violoncelle sans qu'elle lui ait rien demandé… encore un peu et elle éclaterait ! Elle se sent nulle. « Je n'ai même pas un café à lui proposer ! » se dit-elle avec amertume. « Que faire ? Y aller ? Ne pas y aller ? Il a l'air si froid… »
Enfin, jugeant que cette mascarade a assez duré, elle prend son courage à deux mains et s'exclame en son for intérieur : « Trêve de fluctuance, nom d'un bouc ! » Ne trouvant pas les mots pour l'aborder, elle dessine une jolie enluminure - sa spécialité - avec les mots « si tu veux, je t'offre mon amitié » gravé en toutes lettres, qu'elle lui tend en rougissant.
La transcendance de son geste est telle qu'elle fait aussitôt fondre le glaçon, qui se transforme alors en… bulle !
Nos deux bulles se rapprochent, leurs papilles frémissent d'aise. Et c'est la fin de leur manifestation binaire : elles se rapprochent tellement qu'elles finissent par ne plus former qu'une seule bulle qui, emportée par sa soudaine légèreté, remonte doucement à la surface du bocal et s'échappe dans les airs.
Et comme l'amour ne porte pas de masque, chacun-e en les voyant pouvait les reconnaître, lorsque la bulle passait devant leur fenêtre. Les plus attentifs arrivaient même à distinguer à l'intérieur deux petites bulles tendrement enlacées.
Finalement, après avoir voyagé des jours et des nuits au gré des courants chauds, la bulle élit domicile à la cime d'un feuillu, où elle coule encore des jours heureux…

Mon histoire est banale. Enfin, à ses débuts !
Tout a commencé dans ce musée. Chacun était dans sa bulle et regardait attentivement les enluminures. Je me sentais un peu comme dans un bocal avec la pluie qui ruisselait sur les grands pans vitrés de la galerie. Mais j'étais au sec et je savais apprécier les bonnes choses !
L'envie me vint soudain de chahuter un peu cet endroit trop tranquille. Cela me prenait de temps en temps de vouloir bousculer les conventions, les bonnes manières. Les visiteurs chuchotaient du bout des lèvres, se déplaçaient très lentement et hochaient la tête d'un air entendu. Je commençais à esquisser quelques pas chassés en zigzaguant, consciente de ne pas faire quelque chose de tout à fait habituel. Personne ne semblait faire attention néanmoins à mes bizarreries et je m'en donnais

à cœur joie : je bondissais en l'air, lançant mes jambes et mes bras et retombait souplement dans des chassés croisés alambiqués.
Et puis, et puis je l'aperçus : petit, un peu bossu, un peu ratatiné sur lui même, complètement absorbé par un tableau dont je ne distinguais qu'un amas de cailloux blancs ou peut être avec un peu d'imagination, un igloo. Par contre je n'avais pas besoin de thermomètre pour sentir immédiatement un chaud froid me traverser de part en part, un glaçon à la morsure de feu irradier entre mes deux omoplates près du cœur.
Par timidité ou par amour de la difficulté, je cessais de bouger et m'immobilisais, me disant qu'il valait mieux attendre qu'il finirait bien par se déplacer et peut être regarder dans ma direction.
Mais il restait fixé sur le tableau et je sentais que j'avais diablement besoin d'un remontant, un café ou un whisky ou bien les deux et je regardais au dehors, dans l'espoir d'y apercevoir un bar, un estaminet ou quelque chose de ce genre... rien à l'horizon… mais qui ne tente rien n'a rien, je me décidais , me précipitais vers le tourniquet, me rassurant en me disant qu'il ne quitterait pas les lieux de si tôt et que j'avais le temps d'assouvir cet irrésistible. Mais je ne me leurrais pas, je savais que je sortais avant tout pour étouffer cette étincelle dans la transcendance de l'alcool. Je commandais un irish coffee bien frappé à la cafétéria. Mes lèvres frémissaient à l'idée d'être plongées dans cette écume de crème fouettée.
Je me réconfortais en pensant à la supériorité de l'amitié, condamnant mes impulsions irrationnelles, et m'envoyait un bouquet de fleurs virtuelles pour me féliciter. Le juke box entonnait une chanson des années 70 et je me concentrais sur les paroles : il y était question d'un violoncelle, d'une aventure invraisemblable et de tout ce qui l'accompagne, des balivernes à l'eau de rose !
Le bouc dru et noir du serveur ne m'inspirait que de mauvais présages et je décidais de quitter la cafétéria au plus vite. Mon téléphone m'indiquait 17H35. En pleine fluctuence, je sortai d'un pas incertain et finalement sans trop réfléchir retournait au musée. J'avais décidé de me fier à ma bonne étoile, après tout quitte à fonctionner en binaire, j'allais jouer le tout pour le tout, faisant fi de toute manifestation souterraine d'anxiété à l'idée d'affronter l'obscur objet de mon désir . Mais c'était l'heure de fermer et je me heurtais au gardien qui me renvoya aux cucurbitacées.
Déçue je me dirigeais telle une atlante en fin de vie vers la sortie.Toute hypothèse de rencontre exotique m'apparaissait comme une mascarade. Quand soudain je relevais la tête, un bruit bizarre, comme un frôlement furtif de feuillus sur le côté : dans la pénombre je ne distinguais rien tout d'abord, puis un sourire immense, large comme le sourire du chat de Cheshire et ces douces paroles : « Je suis là ! c'est moi que vous cherchez ! »
Je n'en croyais pas mes yeux ni mes oreilles, ni rien du tout : l'homme était pourtant bien là dans le fourré, il avait tout deviné : les masques étaient tombés et je me laissais tomber moi aussi dans ses bras minuscules mais combien accueillants.

Quelle aventure !! C'est l'histoire d'un glaçon qui vivait dans un bocal avec un atlante. Le problème est que notre glaçon était atteint d'une grande timidité : cela lui posait des problèmes, car son amour pour les enluminures ne lui permettait pas de sortir de sa bulle ; il manquait de confiance en lui pour dessiner des étoiles! il rêvait de sortir dehors, de toucher un téléphone et de raconter les balivernes à tout l'espace ; il avait envie d'amitié ! Et sa patience avait atteint ses limites alors il mit un masque respiratoire et se fit des mascatades il monta de sa bulle dans une pluie de lumière, il respira... Ses papilles sentirent des choses qu'il n'avait jamais senti, il fut surpris et prit dans un tourniquet de sensation, une fluctuance binaire d'air de violoncelle, dans une chanson qui lui titillait les oreilles. Alors il sa laissa tomber de son igloo, lissa son bouc du bout des doigts et alla commander un café au bar des cucurbitacées.

C'est une belle chanson, c'est une belle histoire, que nous chantons aujourd'hui sans timidité sous les étoiles et sous la pluie, les papilles en fleur, pour célébrer nos amitiés et nos amours au son du violoncelle, dans ce café du coin de la rue. Les glaçons y proviennent de l'igloo en bocal (spécialité du patron) et nous aimons y chahuter en passant le tourniquet avec confiance. Nous y dégustons fréquemment sa merveilleuse soupe au potimarron, notre cucurbitacée feuillu préféré, et nous y partageons avec les amis les fluctuances de nos voyages passés. Il fut un temps en effet, où nous pouvions circuler dehors, sans masque, avec transcendance et sans bulle étanche, dans des espaces exotiques, non loin du berceau des Atlantes, (dont nous trouvons trace dans les enluminures relatant les aventures des Amazones). C'était bien sûr déjà en rupture avec les manifestations et mascarades d'un siècle sans patience, et ce ne sont pas les balivernes proférées par un bouc émissaire binaire, ce jour au téléphone qui nous en priveront.

L'enluminure de la pluie versée dans le bocal est une histoire à bulles que je voulais te raconter. Passé le tourniquet de la transcendance au café, sans timidité aucune, je convoque patience, amour, confiance, amitié pour que tu dessines une fleur binaire, des cucurbitacées d'étoiles qui chahutent tes papilles.
Balivernes et atalantes se disputent le masque, une mascarade exotique où le téléphone violoncelle envoie sa chanson, glaçon de l'igloo dans l'espace du bouc feuillu, dehors !

Je vais vous conter une histoire. Elle se passe dans un igloo. Les enfants sans timidité et en toute amitié s'y sont mis à chahuter tournant en rond comme sur un tourniquet ou comme un poisson rouge dans son bocal. Ils ont mis des masques pour nous offrir une mascarade en guise de manifestation. Dans cet igloo, nous n'avons pas le téléphone, ni la possibilité de faire du café pour réjouir nos papilles. Il nous a donc fallu toute notre patience et notre amour pour supporter ce chahut. Nous avons pensé communiquer en binaire pour les distraire, balivernes ! Dehors, pas de fleur, ni de cucurbitacées, ni de bouc, ni de feuillu mais des glaçons. Pas de balcon et donc pas non plus d'atlantes. Pas de pluie non plus, mais une étoile brillant dans l'espace telle une enluminure, nous rappelant la transcendance de Dieu et notre confiance en Lui. Sous cette voûte céleste, avec la fluctuance d'une aurore boréale, sorte de bulle exotique, j'ai accompagné au violoncelle la chanson de mon ami.

Venez écouter l'histoire d'amour d'un bouc et d'une étoile .
Au temps des atlantes, bien avant que le téléphone ne soit inventé, il était un bouc d'une grande timidité qui vivait seul dans la région du Pôle Nord.
Il passait la journée dehors à déguster les fleurs et les pousses feuillues des cucurbitacées qui poussaient parmi les glaçons. Cette simple manifestation de la nature flattait ses papilles.
Il aurait aimé vivre une aventure extraordinaire, une aventure d'amitié peut-être, mais, balivernes !! Au Pôle Nord on vit seul !
Le soir venu, après avoir fait un petit tour de tourniquet sur un iceberg proche de son igloo, il rentrait, prenait un café bien chaud, regardait le bocal désespérément vide où jadis le poisson Bulle tournoyait avec confiance... puis se mettait au travail : depuis des mois, il peignait avec patience une enluminure pour décorer son intérieur.
Les jours et les nuits passaient... Les saisons aussi... L'été polaire arriva.
Une nuit que notre bouc ne trouvait pas le sommeil, il sortit sur la banquise et chanta une très douce chanson au rythme binaire, un peu exotique en s'accompagnant au violoncelle. Levant la tête, il aperçut une toute petite étoile qui brillait délicatement.
La pluie se mit à tomber et le récital de notre bouc fut bien chahuté...
Chaque nuit, malgré la fluctuance du climat, il sortait chanter. Toute petite étoile se rapprochait espérant entendre à nouveau cette douce mélopée. Elle se rapprochait, se rapprochait....
On dit qu'une nuit, les Inuits virent un nuage en forme de bouc portant un masque, monter, monter tout là haut dans le ciel et rejoindre une toute petite étoile...
Quelle transcendance !
Mais ce n'était peut-être qu'une mascarade...?
Fin.

C'était un amour de patience, pétri de timidité. On aurait dit qu'il portait un masque mais seul un bouc un peu raide ornait son visage. Assis à côté de son violoncelle, loin des brouhahas de la manifestation de l'avenue, il sirotait son café dehors, près du tourniquet qui menait au jardin exotique, sous un grand arbre feuillu, écoutant comme dans une bulle, les balivernes interminables que son ami débitait au téléphone. Ah l'amitié... Il y songeait en se promenant, admirant les atlantes qui veillaient sur les cucurbitacées couvrant le sol, c'est une aventure, une fleur fragile, une belle histoire ! A trop la chahuter, elle peut fondre comme un glaçon dans un bocal au soleil, se transformer en mascarade… Mais si on la soigne bien, elle est tendre sur la papille, belle comme une enluminure, elle vous porte dans une sorte de transcendance, vous guide comme une étoile.
Et puis, soudain, la pluie interrompit le pas de danse qu'il esquissait sur un rythme binaire, la chanson qu'il inventait en tentant de faire rimer le mot « fluctuance » que son ami lui avait appris, et vite, il se dépêcha de rentrer chez lui, dans cet espace de confiance qu'il appelait son igloo.

Alors cette histoire est pour ceux qui font preuve de timidité et qui n'osent pas chahuter sous la pluie et qui restent rigides comme des glaçons et se claquemurent dans leur igloo. Si vous ne cherchez pas à venir nous rejoindre dehors et nous faire preuve d'amitié, eh bien ! prenez votre mal en patience et continuez à faire des bulles dans votre bocal à café. Faites-moi confiance, j'adore parler d'amour dans les tourniquets du métro. Est-ce de la transcendance ? Je vais vous chanter, accompagnée de mon violoncelle, cette chanson de troubadour retrouvée dans un manuscrit encadré d'enluminures et sur un rythme binaire. Ah voilà ! Je vais vous décrire ces quelques gravures :
Une étoile montre le chemin à un bouc. Celui-ci s'arrête net devant des cucurbitacées en fleurs et bien feuillus. Ses papilles semblent s'exciter. J'imagine que c'est du temps des Atlantes, ou dans cet espace de temps. En effet, la scène paraît exotique. Bon, je cesse là mes balivernes. J'attrape mon téléphone pour demander son avis à mon amie Capucine. Elle m'explique qu'il y a une certaine fluctuance, que les manifestations de ce rite varient d'une contrée à l'autre. Ah, quelle aventure ! je suis vraiment maladroite dans mes descriptions. Je préfère rester dans ma bulle, à puiser du café dans un bocal pour éviter les mascarades. Au fait ! J'ai oublié mon masque pour me rendre dehors à la manifestation pour chahuter sous la pluie. Faites-moi confiance.

Oh la la c'était une belle aventure. Nous nous retrouvions en manifestation, nous occupions l'espace, le dehors, même sous la pluie, contre la mascarade des puissants, chahutant et rejetant avec nos chansons les balivernes du pouvoir et nous échangions ensuite autour d'un petit café. Vive la transcendance ! Fini la timidité et la peur ! Des femmes se battaient contre les boucs, d'autres ailleurs distribuaient des fleurs en ôtant leur foulard. Nous écrivions l'histoire. Le tourniquet de la vie voudrait que maintenant nous tournions en rond dans notre bocal, nous nous enfermions dans nos bulles et nous réfugions avec des masques et des pieds glaçons dans nos igloos. Allez patience, amitié, confiance, inventons d'autres façons de communiquer : du violoncelle sur le balcon soutenu par l'atlante, des applaudissements sous les étoiles, des enluminures postées dans ces machines bien sympa finalement qui marchent en binaire, le téléphone bien sûr, les échanges de conseils pour planter dans nos bouts de jardins des feuillus divers, des cucurbitacées exotiques qui pourront servir à nos papilles en cas de pénurie. Fluctuance!

Les Atlantes forment un peuple unique et passionnant, dont les mœurs exotiques n'ont eu de cesse d'étonner même les plus fins experts.
Leur demeure est située, comme chacun sait, en dehors de l'espace, dans un autre plan de la réalité. La première personne à l'avoir jamais atteint fut la célèbre exploratrice française Léopoldine Tardigrade en 1895.
Après avoir lu et compilé nombre de récits dont les auteurs ne pouvaient raisonnablement être des humains, Léopoldine, à force de patience, fini par réunir les preuves de l'existence des atlantes. C'est au fin fond de l'Equateur qu'elle découvrit, au terme d'une expédition qui dura plus de trois ans, un livre dont les enluminures expliquaient l'emplacement du pays Atlante.
Léopoldine comprit que ce lieu ne se trouvait pas sur la Terre, et qu'il ne se trouvait pas non plus parmi les étoiles. Pour s'y rendre, elle devrait voyager à travers les dimensions. Le téléphone était encore une invention récente, mais Léopoldine eu très vite l'intuition qu'il était la clé pour réussir ce voyage. Elle se rendit aux Etats-Unis pour rencontrer l'inventeur Alexander Graham Bell. Après qu'il fut convaincu que cette histoire d'Atlantes n'était pas des balivernes, ils se lièrent d'amitié, et travaillèrent ensemble pour mettre au point le concept de transcendance.
Les principes de cette technologie – révolutionnaire pour l'époque, et qui est à la base de notre téléportation moderne – seraient trop longs à détailler ici. Disons simplement que la machine qu'ils construisirent consistait en une espèce de bocal géant, monté sur un tourniquet et relié par des câbles à un transmetteur électromagnétique. Léopoldine avait une telle confiance en leur invention qu'elle refusa tout test sur des objets ou des animaux. Malgré les protestations d'Alexander, qui craignait notamment une trop grande fluctuance des ondes électromagnétiques pour permettre un voyage en toute sécurité, Léopoldine entreprit, le 7 octobre 1895, le premier test de téléportation par transcendance électromagnétique de l'histoire.
Tous les journalistes locaux étaient présents car, bien qu'ils croyaient à une mascarade, chacun espérait un bel accident bien macabre qui ravirait leur lectorat, et entrainerait une pluie de quolibets sur cette exploratrice excentrique et son célèbre compère. A 14h15, Alexander Graham Bell, livide, enclenchait la procédure qui devait envoyer son amie par delà les dimensions.
Bien sûr, Léopoldine fût extrêmement chahutée lors de ce premier voyage qui n'avait pas le confort de la téléportation actuelle. L'absence de module binaire dans son bocal primitif, aurait notamment pu lui causer de sévères blessures. Néanmoins, le tourniquet inventé par son ami et elle su fournir une énergie centrifuge suffisante, et l'intrépide exploratrice atteint pour la première fois le pays tant convoité.
La première chose qu'elle vit, après avoir repris ses esprits, fut l'intérieur d'un énorme buisson feuillu. En effet, Léopoldine et sa machine avaient atterri au beau milieu d'un jardin atlante. Chancelante, l'exploratrice émergea du buisson pour décou-

vrir le plus incroyable des spectacles. Au lieu de fleurs, tout autour d'elle, des bulles arc-en-ciel se balançaient lentement au bout de longues tiges vertes. Les arbres avaient des branches mais pas de feuilles, ou alors celles-ci avaient la forme de millier de rubans qui flottaient dans le vent. Au centre du jardin, la maison avait la forme d'un igloo fait de verre et d'acier. Si ces images nous sont aujourd'hui aussi familières que n'importe quel paysage terrien, on ne peut qu'imaginer la surprise et l'émerveillement de l'aventurière.
Très vite, une famille d'Atlantes s'approcha d'elle, tout à fait épouvantée. Mais dès que Léopoldine eut retiré le masque de protection qu'elle portait, toute manifestation de timidité disparut. Si la réciproque n'était pas vraie, les Atlantes avaient en effet toujours eu connaissance de l'existence des humains, et des autres créatures du multivers. Leurs mœurs, différentes des nôtres, ne les avaient jamais poussés à voyager, bien que leur technologie le leur eu largement permis, mais plutôt à envoyer leurs récits partout où ils le pouvaient. Ainsi, si cette première rencontre fut historique pour l'humanité, il est peu probable que le souvenir en soit demeuré pour d'autres atlantes que la famille qui rencontra Léopoldine. L'exploratrice passa toute une journée avec cette famille. Ils lui servirent une boisson alors inconnue, qui n'était autre que du café, et qu'ils buvaient froid avec des glaçons. Ils cuisinèrent pour elle de grosses cucurbitacées qu'ils cultivaient eux-mêmes et qui ravirent ses papilles. Ils passèrent enfin la soirée à chanter des chansons accompagnées au violoncelle – un instrument commun à nos deux peuples, mais qui chez eux sert à la musique populaire et aux veillées.
A la nuit tombée, les Atlantes aidèrent Léopoldine à rentrer chez elle en toute sécurité, puisqu'ils maîtrisaient déjà largement la téléportation. Elle emporta nombre de documents et de denrées du pays comme preuves de son exploration. Certaines ont depuis été introduites chez nous et sont très courantes, comme le fameux café, les courgettes ou encore le potimarron. Elle ramena également une chèvre et un bouc, qui servent d'animaux de compagnie aux Atlantes et dont l'élevage est aujourd'hui largement répandu sur Terre.
C'est chargée de tout cela que Léopoldine réapparut devant un Graham Bell mort d'inquiétude, qui couru immédiatement rechercher les journalistes partis écrire leurs articles assassins. Ce jour marqua le démarrage de la collaboration humains-atlantes et les débuts de l'exploration du multivers. Léopoldine Tardigrade, dont l'amour de l'aventure ne fit que croitre tout au long de sa vie, explora ainsi des dizaines de mondes avant de s'éteindre à l'âge de 92 ans. Elle demeure connue dans l'ensemble du multivers comme l'une des plus importante exploratrice et inventeure de tous les temps.

Ceci est une drôle d'histoire. Mais désolée pas une histoire drôle.
C'est l'histoire d'une femme qui vit confinée depuis plus de 500 ans et qui pourtant n'a jamais porté de masque.
Et qui, et avant même que le confinement ne soit général, s'était vue priver des manifestations d'amitié auxquelles elle était habituée du fait que ses gardiens avaient exercé leur droit de retrait.
Je vous parle de la Joconde qui vit maintenant dans une bulle.
Et cette femme, qui pourtant n'est pas née de la dernière pluie, s'est vu proposer un drôle de jeu.
Il lui fallait écrire un texte qui comporterait 36 mots imposés.
Tout ça parce que des gens bien intentionnés essayaient de la sortir de l'igloo dans lequel elle se trouvait !
Elle se dit qu'elle n'aurait jamais la patience d'écrire un texte avec autant de mots imposés. Surtout qu'un bon nombre d'entre eux n'avait pas de signification pour elle. Par exemple transcendance, fluctuante, tourniquet, téléphone ou encore binaire.
D'autres mots qui évoquaient une nature qu'elle avait aimée avant d'être emprisonnée dans son cadre lui plaisaient bien. Elle en compta cinq.
Fleur, bouc, cucurbitacées, étoile et feuillu.
Tous ces mots mis bout-à-bout ne pouvaient-ils aboutir à autre chose qu'à des balivernes !
Non se dit-elle. Tout cela n'est que mascarade. Je n'ai pas confiance en ce jeu.
Aussi décida-t-elle d'aller se rafraîchir, mais pas dehors, les papilles en dégustant avec amour un bon café au son d'une chanson jouée sur un violoncelle et que elle seule entendrait, puisque confinée elle était.

Et ainsi se finit très vite, trop vite, ce qui aurait pu être une belle aventure !
Christine Vaulont

Une timide étoile dans un bocal, au cœur d'un igloo se transforme en glaçon-fleur.
Par amour pour un violoncelle, elle est partie, un jour de pluie, à dos de bouc.
Par amitié pour un cucurbitacé qui excitait ses papilles elle a fui la mascarade exotique
Elle a attendu, patiente, confiante, près du téléphone et de sa tasse de café, la manifestation d'une chanson d'amour venant du dehors et portée par un atlante masqué de feuilles d'enluminure.

Qu'il était beau !
dans son bocal, elle a re-tourniqué pour écrire l'histoire transcendentale de la Bulle Libre qui se transforme en fleur.

« C'est une mascarade de cucurbitacées !», nous dit avec confiance –mais non sans une certaine timidité- le bouc qui par téléphone nous avait joint au commencement de cette histoire.
« Balivernes d'atlantes et aventure binaire » renchérit la fleur –qui malgré la tendance irrépressible à la brouterie du bouc lui gardait une amitié exotique pour le soin qu'il avait eu de son bocal durant les jours de grande pluie-.
Telles furent les premières réactions à la parade des masques, une manifestation qui se tint au dehors de l'espace bulle le matin dernier.
Attablés aux terrasses des cafés alentour, les badauds perdirent patience à contempler les violoncelles masqués chahuter avec fluctuance, poussant un coup la chanson et l'autre la criée, tel un tourniquet s'ouvrant tour à tour à l'amour ou à la patience.
Quid de ces zélés qui empliraient un igloo de glaçons afin que de le garder à température ambiante ?
Ce sont les prieurs de l'étoile, qui aspirent selon la tradition dépeinte par l'enluminure du livre feuillu, à une transcendance gustative guidée par la papille plus que par l'intellect.

Tels des Atlantes à masque dans un bocal, scrutant un dehors épargné pour le moment par la pluie, nous n'avons plus d'enluminure, mais nous avons toujours pour nous nos papilles, des fleurs, des chansons, l'amitié (qui ne s'est jamais autant exprimé que par téléphone), l'amour, des histoires à se raconter, des violoncelles, des boucs dont on se rappelle qu'ils doivent être toujours là au détour d'allées feuillues aux Beaumonts, des glaçons, du café, des cucurbitacées, des étoiles, des fluctuances (peut-être dues aux cucurbitacées), notre transcendante ; notre imagination pleine d'espace qui se libère de toute timidité, notre confiance exotique. Sus aux balivernes binaires! Il n'est point question ici de mascarade. Il nous faut avoir patience dans notre bulle, dans notre igloo. Les tourniquets reprendront, les manifestations, itou; et nous continuerons de chahuter le monde.

Premier jour de printemps
Une chanson douce flottait dans l'air, telle une bulle irisée. On entendait le pincement des cordes d'une guitare, on imaginait la courbe de l'archet soyeux d'un violoncelle.
La chanson envoûtait, Elle caressait les joues des enfants qui regardaient par la fenêtre les fleurs du square feuillu. Elle effaça la timidité d'Hortense, la discrète quincaillière de la place Cucurbitacée. Elle redressa le bouc gominé de Jacques, le ténébreux quinquagénaire.
Jacques avait des étoiles dans les yeux lorsque ses pas le conduisirent malgré lui devant la boutique aux volets turquoise. Une boutique mystérieuse, toujours déserte. On parlait de trafics de drogue, de réseau de prostitution. Balivernes que tout cela... Jacques ne croyait que ce qu'il voyait, il rêvait de langage binaire universel, doutant de la condescendance divine. Il se sentait léger, prêt à offrir son amitié à la première venue.
Le cœur battant, il poussa la porte et les tintements du carillon se mélangèrent à la musique de la rue. Dehors, la sonnerie d'un téléphone portable recouvrit la chanson. Il ferma la porte derrière lui, franchit le tourniquet en bois,- un modèle Papille, - et son regard fouilla les rayons. Il cherchait en vain quelque chose à dire. Hortense attendait, un sourire figé aux lèvres. Jacques saisit au hasard un sachet d'outils de la marque Atlantes et le posa sur le comptoir en bois, à côté d'une pile de prospectus pour une exposition sur les enluminures des moines cisterciens. « Voilà, je prends ça. » « Très bon choix, qu'elle dit. Vous pouvez me faire confiance. Atlantes a fabriqué ces outils dans les années soixante. J'étais encore petite à cette époque. Et je me souviens que mon père était très fier d'en avoir tout un rayon. Ça fera 3 francs 6 sous ». Jacques sourit.
Dehors, le ciel s'était assombri. Il se mit à pleuvoir. La pluie d'abord fine, se fit plus forte. Tchac tchac tchac sur les carreaux. Hortense murmura : « N'ayez pas peur, ça ne va pas durer longtemps, patience... »
Il faisait de plus en plus sombre et Hortense n'alluma pas la lumière. Séparés par le comptoir, ils ne bougeaient pas. Ils entendaient la musique très loin, derrière le ruissellement de la pluie.
Et puis, la pluie cessa. Le silence.
Hortense se retourna et alluma le vieux transistor Philips posé sur l'étagère contre le mur.
19h, Un flash d'information. Une manifestation de coiffeurs en colère a dégénéré en plein centre ville de Fluctuance, dans le Loir-et-Cher. Elle changea de station et monta le son. Fort très fort.
Une chanson d'Édith Piaf emplit l'espace. *Moi j'essuie les verres au fond du café...*

Elle hurla « J'adore les chanteuses réalistes, qui parlent d'amour et de tragédies ! »
Jacques pensa « Moi, c'est plutôt la lecture. Des histoires vraies, des livres d'aventure dans des contrées exotiques, en Afrique, en Asie, en Antarctique avec ses igloos et ses étendues glacées et son whisky de contrebande ».
« Ca vous dit un whisky avec des glaçons ? » Ma parole, elle lisait dans ses pensées... « Il est 19h et je vais fermer ! »
Elle fit le tour du comptoir et traversa la pièce en frôlant Jacques et sortit pour fermer les volets.
Un réveil Tirex sonna quelque part dans la boutique.
Tchac, tiling tiling tiling, chpok chpok chpok chpok tchac tiling tiling tiling chin chin chin.
Il faisait noir maintenant. Et toujours Edith Piaf. C'était La foule, maintenant.
Jacques se sentit faiblir. Et cette musique qui lui martelait les tempes.
Emportés par la foule... qui nous traîne... nous entraîne... écrasés l'un contre l'autre...
« Hortense, vous êtes là ? Allumez la lumière !… Que se passe-t-il ? »
Il trébucha contre une étagère dont le contenu se fracassa par terre dans un bruit de verre brisé. Une odeur âcre et entêtante. Des bocaux de produits toxiques. La tête lui tournait. Vision de crânes et de tibias croisés.
Qu'est ce qui lui avait pris d'entrer dans cette maudite boutique, aujourd'hui, bravant le confinement national ? Il avait voulu faire le brave ! chahuter le danger !Quel nigaud ! La belle Hortense l'avait happé avec son regard vert, son masque enjoliveur. Quelle mascarade ! *Emportés par la foule... qui nous traîne... nous entraîne... nous éloigne l'un de l'autre...*
Un souffle glacé l'enveloppa. Il sentit quelque chose lui empoigner le bouc et tirer, tirer.
Jacques se concentra sur son bouc. Tout le monde s'accordait pour dire que c'était un bouc exceptionnel. Mais personne ne savait que c'était un bouc magique dont les pouvoirs se déclenchaient lorsqu'on le pressait très fort. Jacques marmonna : Bouc bouc bouc ! Au bout de 30 secondes à peine, un génie surgit du bouc. « Ô maître du bouc ! Quels sont tes souhaits ? Dis et j'obéirai ».
Alors Jacques s'écria « Fais-moi sortir de cette boutique ! Et éteins cette musique ! Je dé-teste Édith Piaf ! »

Cette histoire n'est pas binaire
Des atlantes dansent dans un bocal
Chantent des chansons à la fenêtre
De l'opéra
Font des vidéos rigolotes ou émouvantes face aux boucs
Ils portent des masques
Ils sont cocus, cornus, feuillus
Toutes les familles au téléphone
ils voient des feuilles, des fleurs dehors
ils veulent aller se balader
des manifestations pour n'importe quel prétexte
on nous prend pour des courges, disent-ils
ou plus précisément,
pour des cucurbitacées
Nous on veut des cafés dehors,
et aller se baigner
on a les papilles en feu
Des envies de baisers
Qu'ils soient plein d'amitié
ou bien plus exotiques
on a froid dans nos igloos
on y perd patience
il serait temps d'aller danser
saxo, tuba, contrebasse et violoncelle,
a la fenêtre a la fenêtre ou au balcon dehors
on a confiance : la transcendance
descendra bientôt dans les rues
Des masques sur le nez
et des slips à la main
chahutant les ordres établis
et les menaces répétées
On éternuera

Atlantide va reculer
Recouverte de baisers
et sous les lampadaires
dans les propos liminaires
des aventures qui vont suivre
loin des enluminures.
Les câlins qui se cherchent et se fuient
s'embrassent embrigadés
dans les rondes des tourniquets
les atlantes quittent la bulle
C'est aujourd'hui le printemps
est ce qu'on attends que l'Igloo fonde
Ou est ce qu'on part se balader ?

Avis à la commission des jugements hâtifs, cette histoire n'est pas binaire.
Il advint que le jour de la St Feuillu. Par timidité, ce glaçon ne planta pas de fleurs dans le violoncelle car l'horoscope n'indiquait pas d'alignement des étoiles en ce jour pour la constellation des tourniquets. Ainsi, la confiance de l'instrument et de quart-d'igloo alla en s'érodant, le premier se méprenant sur l'amitié de l'autre. Chacun se referma dans sa bulle, n'osant décrocher son téléphone pour faire un pas vers l'autre. Et c'était pluie tous les jours, l'un sans l'autre ils tournaient en rond comme dans un bocal : adieu la transcendance, adieu chahuter ensemble. La vie était devenue comme un parchemin sans enluminure.
C'est soudain qu'arriva le temps des cerises, l'exotisme printanier des manifestations. Glaçon et violoncelle se retrouvèrent dans la rue, pour hurler des chansons de colère et déjouer la mascarade étatique. Ils prennaient des cafés en terrasse pour refaire le film et ôter leurs masques de fortune que la police avait badigeonné de toxiques. Glaçon, (parce qu'il faut bien finir les histoires) fit à Violoncelle une déclaration d'amour de l'espace qui résonna jusqu'aux atlantes. Les cordes de l'instrument vibrèrent de désir et, malgré la patience infinie que Glaçon avait avait eu à se brosser les dents, Violoncelle tomba en découvrant son haleine de bouc. Ainsi finit l'aventure de Glaçon et Violoncelle, de leur belle mort d'ail et d'amour. Depuis, c'est à chaque manif pour les célébrer, que l'on déguste des cucurbitacées. (Sur ce, je vais m'éveiller les papilles, au dîner !)
PS : Et fluctuance ça veut rien dire (merde).

Nous avons lâché nos masques juste avant la fin de la manifestation. Nous n'avions plus confiance, nous perdions patience. De toute façon, c'était devenu une mascarade tout ça.
Toutes ces balivernes ! Stop !
On nous volait notre liberté, notre histoire. Confinés dans notre bocal, notre téléphone comme seule issue.
Fallait tout changer.
Nous rêvions d'aventure, d'espace, nous voulions retrouver les étoiles et faire de notre vie une chanson.
Nous sommes partis sous la pluie, mais heureux. Sûr de notre amitié et plein d'amour, nous étions dans une bulle, plus rien ne pouvait nous arriver.
Nous pouvions rêver de destinations exotiques, peut-être même revoir les atlantes.
Notre dernière nuit fut courte, notre sommeil très chahuté.
Mais au matin, le sourire aux lèvres, une fleur dans nos cheveux, notre sac rempli de cucurbitacées, et la force du café que nous venions d'avaler, nous étions prêts, décidés, animés d'une nouvelle transcendance.
Nous avons marché à un rythme binaire pendant des jours, traversé des forêts de feuillus, dormis dehors, eu froid, les doigts comme des glaçons, pué le bouc aussi, joué sur des tourniquets, et régalé nos papilles de mets inconnus.
Nous habitons aujourd'hui un igloo, et chaque soir, sous la fluctuance des aurores boréales, nous nous endormons au son du violoncelle.
Une histoire qu'on retrouvera bientôt dans un livre à enluminures.

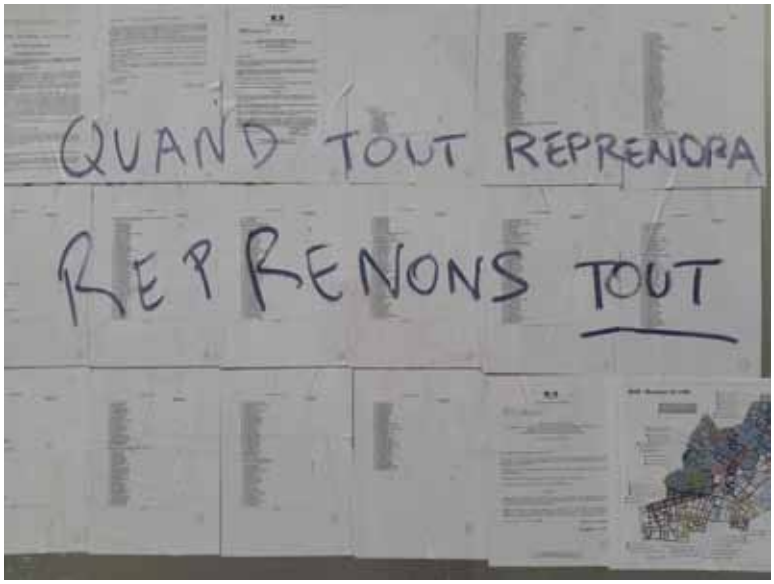
C'était hier, dans un café du 18ème, j'entendais la pluie chanter sa chanson. J'étais dans ma bulle, je rêvais, entourée de violoncelles. La patronne me tournait autour, me racontait des balivernes, une histoire de téléphone, de rendez vous raté... En général, je ne suis pas du genre à tendre le crachoir mais là, était ce le temps, la grisaille alentour, mes violons intérieurs, je prenais mon mal en patience. Quelqu'un est entré, bâti comme un atlante, s'est installé au comptoir. Une fois installé, il m'a paru inamovible, il allait, pour sûr, y passer la nuit devant ses demis qui défileraient. Les chaises branlantes, le formica rouge pâle s'illuminaient. J'ai été prise d'un élan d'amour, ou de fraternité, j'ai fait confiance à la vague et je suis allée vers lui. Il m'a reçue en toute amitié. Il avait l'air d'une enluminure byzantine, naïve et bienveillante. Il m'a lancé un regard interrogateur. Un fil ténu vibrait à ma porte, un air de transcendance baignait le café. Des papillons affamés se sont croisés dans mon estomac, sont montés dans ma gorge, ont frôlé mes papilles, sont sortis par mes yeux entr'ouverts. Un tourniquet dans la tête, je me suis lancée. Je n'aurais pas dû. J'ai été cueillie très sec : l'exotique bienveillance a fait place à un espace glacé, un masque dur, une morne plaine habitée d'une indifférence à peine polie. C'est comme si j'avais appuyé sur un interrupteur. Alors j'ai fait face, je me suis tournée vers lui et j'ai lutté. Tour à tour igloo dans la tourmente, glaçon tremblant à la pauvre idée même de fondre, gastéropode plein d'effroi, cucurbitacée gélatineux, obsédée par l'obligation du paraître et obéissant aux fluctuantes étoiles qui guidaient malgré tout mon chemin, j'ai fait face. Chahutée par un intérieur douloureux mais déchaîné, fracassée contre l'indifférence, je me suis prise par la main. Face à ces manifestations binaires de la plus extrême empathie et de la plus extrême froideur, j'ai tenu bon mon orgueil écharpé. Quand c'est devenu possible, enfin, je me suis conduite hors du bocal, dehors, le grand dehors. Le ciel. Les nuages. Le vent. Les arbres feuillus. La pluie. Les fleurs. Voilà de l'inamovible, je me suis dit, voilà de l'immanent et du transcendant à la fois. Que j'arrête donc les mascarades, icônes, femelles énamourées et boucs prétendument en rut, images, images, images. C'est fini l'aventure. Je m'arrime au présent.

Je sortais de la boutique de la rue S. Je venais d'y commander pour l'anniversaire de Maman la reproduction d'une enluminure du 16e siècle (ça la changerait des fleurs). Dehors, la pluie s'était mise à tomber, une pluie de mars, et je n'avais pas de parapluie. J'ai d'abord pensé me diriger vers le café qui faisait l'angle avec le boulevard H. J'aurais pu y boire un cocktail exotique avec glaçons, le déguster lentement dans un espace envahi par le doux bruit des paroles et des verres tout en me distrayant des balivernes racontées au comptoir. Mais j'aurais dû faire preuve de patience avant d'être servi et cette seule perspective me détourna de mon idée première. J'optais finalement pour la librairie, à peine plus loin, juste en face de « Masques et Mascarades », le loueur de costumes. Je m'y réfugiais avant d'être complètement trempé.
Au milieu des livres, je me réchauffais ; je me sentais comme un poisson dans son bocal, en parfaite connaissance du lieu dont je pouvais faire 10 fois le tour sans me lasser. En confiance, je pouvais laisser mon esprit divaguer, entrer dans ma bulle. Quand soudain :
- « Des commandes, mais personne pourtant n'est venu les chercher !!», s'écria soudain le libraire - au cheveu hirsute mais au bouc parfait – en passant à côté de moi, me montrant, d'un geste rapide, trois livres qu'il venait de remonter de la réserve. L'un était un ouvrage d'art, assez volumineux : « Atlantes et Cariatides », l'autre, à la couverture plus modeste, s'intitulait « comment construire un igloo ? ». Je n'ai pas eu le temps de lire le titre du troisième, seulement aperçu une photo de cucurbitacées en quatrième de couverture.
- « Ça vous intéresse ? Je vous fais un prix ? » me dit-il.
Je fis une moue peu enjouée et ajoutai qu'en ce moment, j'avais besoin de plus de transcendance…
- « Transcendance… », répéta-t-il. « J'ai ce qu'il vous faut… une belle histoire philosophico-futuriste. De l'aventure, de l'amitié, de l'amour même, sur fond de fin du monde, ça vous tente ? Tout commence par une chanson que le personnage principal écoute sur son téléphone en marge d'une manifestation qui, ce jour-là, n'en finit plus de chahuter la ville… Je ne peux pas vous en dire plus sans en dévoiler trop. ».

Je sortis donc de la librairie avec en main « un tourniquet pour les étoiles », un pavé de 642 pages, fraîchement sorti de l'imprimerie. Il était temps de rentrer à la maison. Métro, RER, incident technique, trafic à partir de St Lazare interrompu jusqu'à nouvel ordre. Dans l'espace Attente de la gare, j'aperçus une place libre. Je m'y installai, ouvris mon livre et partis loin, un temps certain. Jusqu'à ce que mes papilles soient éveillées par une odeur de sauce curry provenant manifestement du sandwich de mon voisin de banc, penché sur ses mots fléchés.
- « Ça pourrait être « feuillu » ! » dit-il tout haut, semblant chercher à nouer conversation « mais il n'y a pas assez de lettres ! ». Je souris poliment avant de replonger dans ma lecture où le personnage central, d'une grande timidité, était en bien mauvaise posture, trahi par un ami vénal, un être binaire et peu amène mais à qui il devait la vie.
- « Fluctuance ! » lança mon voisin quelques minutes plus tard. « 10 lettres, c'est bon, ça rentre pile ! Mais ça existe ça ? » me demanda-t-il. Levant à regret le nez de mon livre, je répondis par une moue dubitative tout en ajoutant :
- « Vous savez, pour que ça existe, il suffit de l'inventer ! ».

Oh Oh Oh quelle histoire, chantonnait-elle dans son bain en faisant des bulles. Devant elle une enluminure du moyen-âge représentant un bocal se remplissant d'eau de pluie. Dans le salon les enfants chahutaient en fabriquant un igloo à partir de glaçons. Elle avait essayé avec timidité, puis amour et patience enfin, de les en dissuader. Comme rien n'y fit, elle se réchauffa un café. Dehors le tourniquet esseulé couinait. Elle pensa à des mots incongrus comme transcendance, papille, amitié, confiance, et les assembla en un bouquet de fleurs. De l'appartement d'à côté venait une chanson soutenue par les sanglots longs d'un violoncelle. Cela parlait d'aventure et de toutes sortes d'autres balivernes encore. En gros c'était l'ode à un bouc qui avait perdu son téléphone dans l'espace et qui le recherchait au milieu de toutes ces fluctuances. Une étoile sur un rythme binaire lui suggéra de se rendre à la manifestation des cucurbitacées, soutenues à bras le corps par des atlantes. Le conseil pouvait sembler un peu exotique, mais il ne s'agissait pas d'une mascarade. Le bouc s'y rendit donc et traversa les feuillus avec un masque.

Photos/dessins reçus


QUAND TOUT REPRENDRA
REPRENONS TOUT

ATTESTATION DE DEPLACEMENT
DÉROGATOIRE
JE VAIS ACHETER DES
FEUILLES A4 POUR
IMPRIMER DES ATTESTATIONS
18.03.20

M/T